

# Le visage tombe le masque

**LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE AURA EU RAISON DE LUI. DES GUEULES CASSÉES DE 14-18 AUX HORREURS NAZIES, LE VISAGE A PERDU LA FACE. JUSQUE DANS SA REPRÉSENTATION: LES ARTISTES NE CESSÈRENT DE LE DÉFORMER, LE DÉCONSTRUIRE OU LE CACHER, AFIN DE MIEUX RÉVÉLER LA MISÈRE ET LA FOLIE DES TEMPS MODERNES. QU'EN EST-IL AUJOURD'HUI? DE PICASSO À CINDY SHERMAN, UNE EXPOSITION MARSEILLAISE Y RÉPOND.**

PAR DAPHNÉ BÉTARD



CI-CONTRE

**RENÉ MAGRITTE** *Les Amants*

Leur amour est-il si fort que les apparences physiques importent peu ? Cette image suggère-t-elle, au contraire, qu'ils s'aiment sans se connaître l'un l'autre ? Magritte ne donne pas la clef de cette scène énigmatique où les visages sont recouverts d'un drap, préférant laisser le spectateur en proie à ses propres doutes.

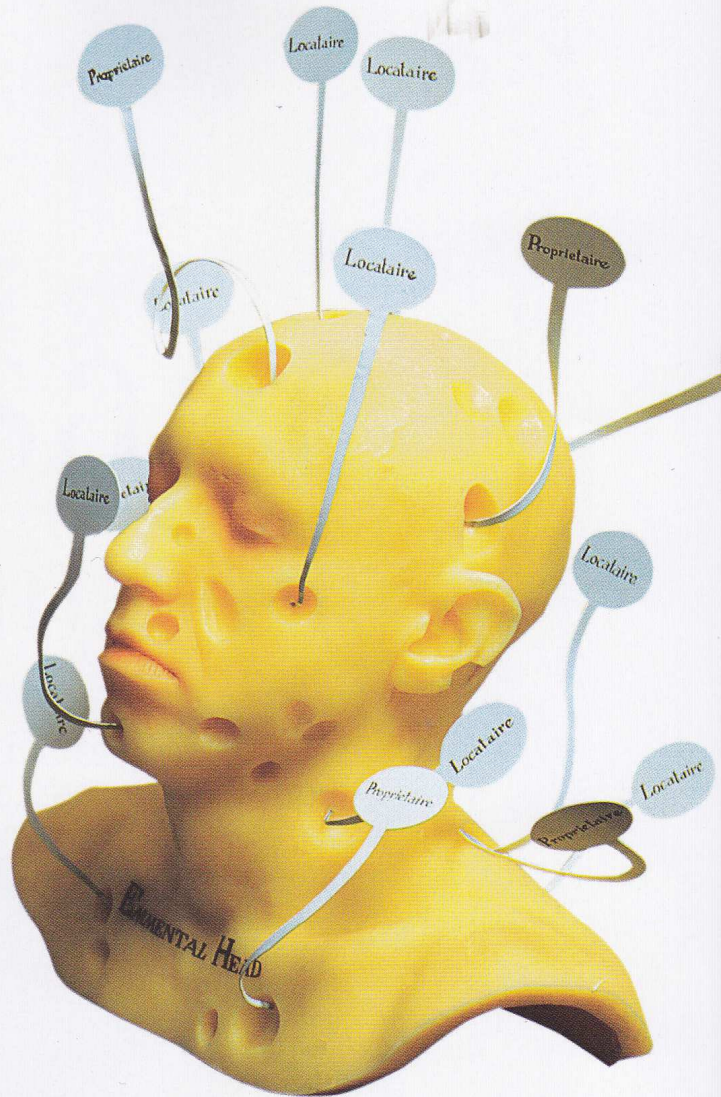
1928, huile sur toile, 54 x 73 cm.

PAGE DE DROITE

**ROBERT MAPPLETHORPE** *Sans titre*

Qui regarde qui ? Avec son loup en cuir, le personnage de cette séance de cache-cache un peu spéciale semble vouloir inverser les rôles et inviter le spectateur à s'interroger sur nos manières de voir, de regarder, de dévisager l'autre. Robert Mapplethorpe sait jouer avec notre œil et montre qu'il est le maître incontesté du noir et blanc stylisé.

1980, épreuve aux sels d'argent, 45,8 x 52,9 cm.



«**L**e visage humain est une force vide, un champ de mort»; il «n'a pas encore trouvé sa face» et «c'est au peintre à la lui donner». Devenus célèbres, ces quelques mots d'Antonin Artaud, qui accompagnaient son exposition de portraits et de dessins à la galerie Pierre Loeb à l'été 1947, résument à eux seuls l'immense défi lancé à la communauté artistique occidentale par le tumultueux XX<sup>e</sup> siècle. Défini par Cicéron comme le «miroir de l'âme», par le philosophe Emmanuel Levinas comme le «premier accès à l'altérité», le visage est à la fois portrait, autoportrait, figure de l'inconscient, de soi et de l'autre, incarnation d'une société tout entière. Et il n'aura jamais été autant remis en question qu'à cette époque où les avant-gardes se succèdent à une vitesse vertigineuse. Après un XIX<sup>e</sup> siècle où le visage a dominé la peinture européenne, où il en a reçu tous les honneurs, voilà que, dès 1905, une horde de Fauves, emmenée par Matisse, se jette sur lui, pour le noyer de couleurs. Puis c'est au tour des agitateurs cubistes, Braque et Picasso en tête, de s'acharner à le déconstruire, le disséquant plan par plan, en piétinant les règles de la symétrie et de la pers-

pective. Le visage perd la face. Et ce n'est qu'un début. Chaque nouveau mouvement artistique s'attelle à le déformer, l'enlaidir, le ridiculiser. À l'image du «dadasophe» Raoul Hausmann, qui, pour révéler *l'Esprit de notre temps* (1919), fait œuvre d'une marotte de coiffeur en bois, déclarant au passage : «Depuis longtemps, j'avais découvert que les gens n'ont pas de caractère et que leur visage n'est qu'une image faite par le coiffeur.» Dans le sillon des contestataires du groupe Dada, les surréalistes entraînent le visage dans les méandres de l'inconscient, du rêve et du fantasme, où la mort n'est jamais bien loin. Magritte, le premier, prend ainsi un malin plaisir à peindre un visage caché, recouvert d'un drap ou d'une pomme. Détournant le rôle jusque-là assigné au portrait, il fait du visage un objet de désir et d'angoisse. Tandis que Magritte, Breton et ses amis libèrent l'art d'une soumission à toute forme de reproduction illusionniste et de signification unilatérale, les expressionnistes allemands s'emparent du visage pour le caricaturer à l'extrême et mieux révéler la noirceur, la folie, la misère d'une société sur le déclin. Les «tronches» des bourgeois, des prostituées, des

CI-DESSUS À GAUCHE

LUCIAN FREUD *Reflet avec deux enfants (Autoportrait)*

«Je veux que la peinture soit chair», aimait à répéter Lucian Freud. L'artiste est connu pour son traitement obsessionnel du portrait (et de l'autoportrait) réalisé dans le silence et l'intimité de son atelier. Le regard du peintre est rarement à la hauteur du spectateur; il se situe plus bas ou semble nous contempler d'en haut, comme s'il voulait le mettre à distance. 1965, huile sur toile, 91 x 91 cm.

CI-DESSUS À DROITE

GILLES BARBIER *Emmental Head*

Depuis vingt ans, Gilles Barbier moule son visage en cire pour raconter l'excentricité, la perversité et la bêtise du monde, comme le paradoxe du fromage à trous a su mettre en boîte le procédé du syllogisme... 2003, cire, métal, acrylique, pigments, 45 x 35 x 20 cm.

PAGE DE DROITE

CINDY SHERMAN *Untitled # 225*

Pas étonnant que cette Madone au sein nu ait figuré à l'exposition «Tous cannibales» organisée en 2011 à la Maison rouge. Inspirée des grands maîtres anciens (Jean Fouquet, Botticelli ou Raphaël), Cindy Sherman revisite le thème de l'allaitement pour en donner une vision morbide et angoissante. 1990, photographie couleur, 121,9 x 83,8 cm.



CI-DESSUS **CLAIRE TABOURET** *Autoportrait*

Elle a fait du portrait et de l'autoportrait un sujet de prédilection. Claire Tabouret, jeune artiste prometteuse, a choisi la peinture et l'encre de Chine pour révéler les personnages et situations «qui ne rentrent pas dans les cases» et donner à voir «ces moments de bascule et d'ambiguïté».

2012, encre de Chine sur papier de riz, 45 x 33 cm.

CI-CONTRE

**FRANTIŠEK KUPKA** *Profil de gigolette*

D'un coup de pinceau rapide, comme l'exige la technique de l'aquarelle, Kupka a brossé le portrait d'une de ces gigolettes (jeunes femmes aux mœurs légères) parisiennes qu'il affectionne tant. Ce profil expressif, qui semble surpris par une scène dont le spectateur ne saura rien, n'est pas sans rappeler certaines figures féminines de Van Dongen.

1908-1909, aquarelle sur papier, 28 x 32,4 cm.



soldats et des gueules cassées, survivants monstrueux de la Première Guerre mondiale, dépeintes par Otto Dix ou George Grosz prennent à témoin le spectateur pour lui renvoyer à la face sa cruelle vérité. Leurs œuvres sont en prise directe avec une réalité dramatique, celle de la guerre, qui met à mal la notion même de visage. Historiens et critiques d'art l'ont maintes fois souligné : avec les deux grands conflits mondiaux, l'hécatombe de la Grande Guerre et l'horreur absolue de la Shoah, les artistes doivent faire face à l'impossibilité de figurer un visage qui a perdu toute forme d'humanisme. Ils se lancent alors dans une quête désespérée et obsessionnelle de ce «vrai» visage dont parlait Artaud. C'est le cas de Giacometti qui, éperdu, avoue sa stupeur lorsqu'il s'est mis à percevoir les têtes indépendamment de leurs corps, comme flottant dans l'espace. En 1934, il s'interrogeait déjà : «Qu'est-ce qu'une tête ?» Des «constructions intérieures» créées en «désespoir d'un visage» lui répondra, des années après, le philosophe Georges Didi-Huberman dans un essai qu'il lui consacre. Face à ce désespoir du

visage, à l'échec de sa représentation, les artistes vont répondre parfois de façon radicale, violente. Klee et Dubuffet vont dissoudre le visage dans des formes brutes, cherchant à capter son essence même, tandis que chez Munch et Bacon, il se retrouve distendu par la souffrance. Si bien qu'à la fin de cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le visage semble avoir déjà subi tous les outrages possibles : il ne lui reste plus qu'à disparaître... ou à renaître. Il n'est en effet plus à déconstruire mais à reconstruire, résume l'historien Andreas Beyer, dans son livre *L'Art du portrait*. Et c'est ce que vont s'appliquer à faire des peintres tels que Lucian Freud ou Avigdor Arikha en opérant ce «grand retour à la figure» dont parle Jean Clair, précisant sa pensée dans un texte paru en 2011 : «Les gens se reconnaissent, non pas à leur numéro d'abattage comme les bêtes, mais à leur visage, à leurs traits. Et les nommer, les peindre un par un, les transformer en personne, c'est les tirer de la mort.» Avec ses peintures crues et réalistes, Freud donne une nouvelle dimension au portrait tout en s'inscrivant dans une certaine tradition.

PAGE DE DROITE EN HAUT

**LYNETTE YIADOM-BOAKYE**

*Accompanied to the Kindness*

On pourrait croire que ses portraits sont le résultat de longues séances de pose en atelier mais il n'en est rien. Les visages que peint Lynette Yiadom-Boakye sortent tout droit de son imagination. C'est en un temps record, et d'un trait spontané, qu'elle fait jaillir sur la toile des modèles qui doivent beaucoup au hasard.

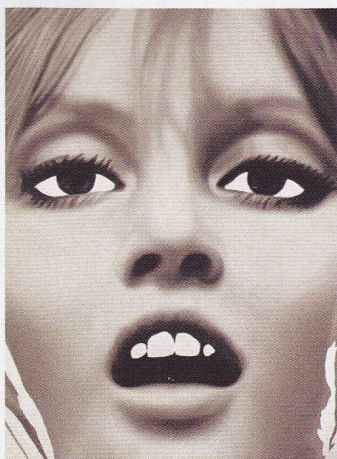
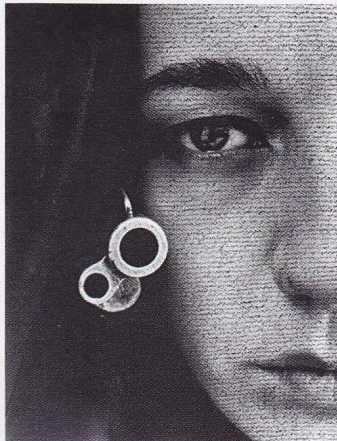
2012, huile sur toile, 95 x 85 cm.

PAGE DE DROITE EN BAS

**ROMAN OPALKA** *Autoportraits 1965/1-∞*,

«Ce que je nomme mon autoportrait est composé de milliers de jours de travail. Chacun d'eux correspond au nombre et au moment précis où je me suis arrêté de peindre après une séance de travail.» Il avait commencé son œuvre en 1965 et y a mis un point final à sa mort, survenue le 6 août 2011.

1965-∞, photographies noir et blanc, 30,50 x 24 cm.



CI-DESSUS EN HAUT  
**SHIRIN NESHAT *Speechless***

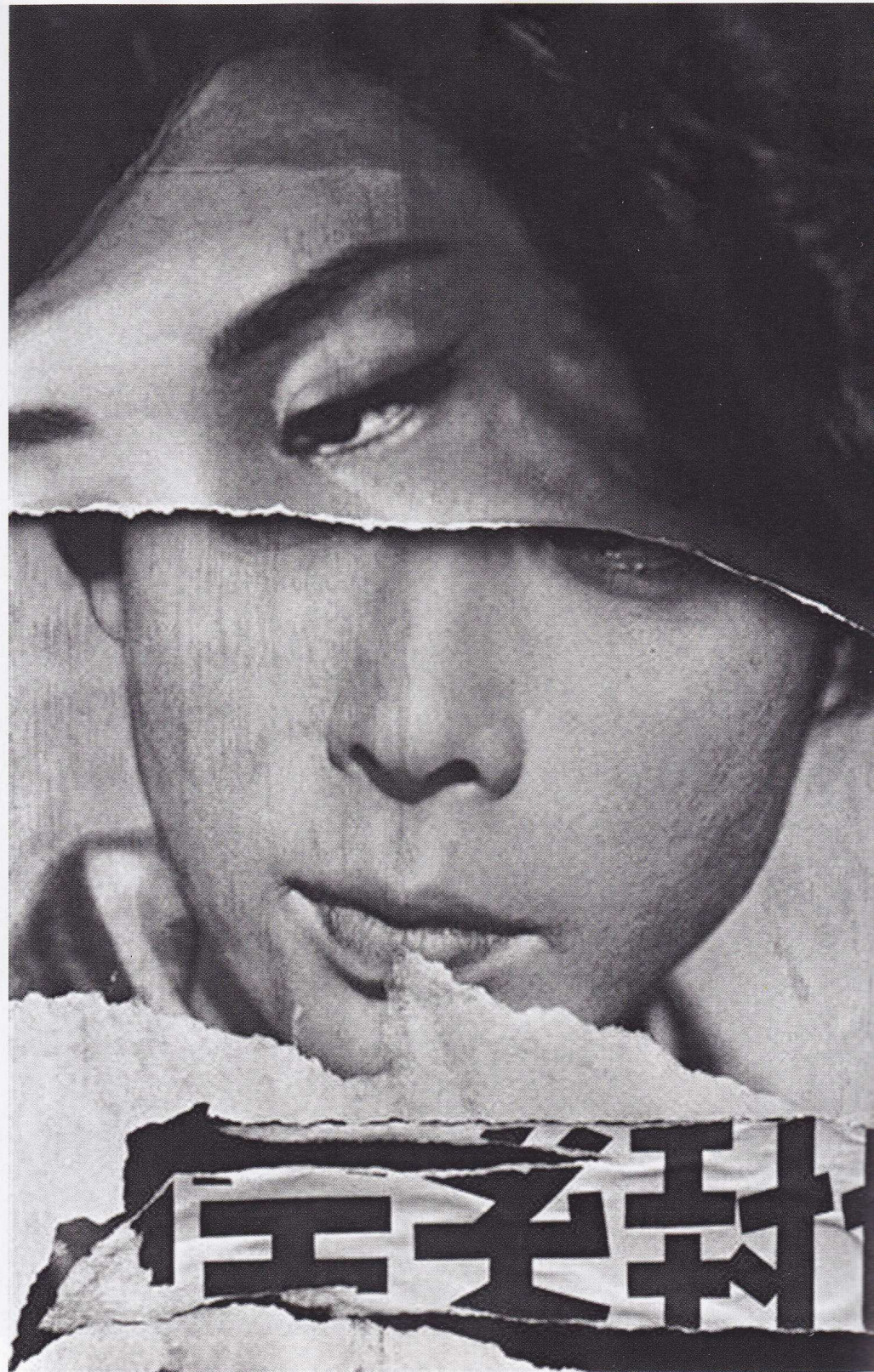
Impassibles et déterminés, souvent pris en plan serré comme ici, les visages de la série photographique de Shirin Neshat, *Women of Allah*, ont été recouverts d'écritures calligraphiées. Avec force et émotion, ils racontent l'Iran post-révolutionnaire de Khomeiny autant que les destins personnels de chacune. 1996, encre sur tirage gélatine au bromure d'argent, 35,6 x 28 cm.

CI-DESSUS EN BAS  
**RICHARD PHILLIPS *Ingrid Boulting (After John D Green)***

Gros plan sur un visage féminin en proie au plaisir: avec ses portraits hyperréalistes de jeunes femmes aguicheuses et sensuelles, Richard Phillips revisite un genre traditionnel en lui apportant une touche sexy, provocante et attirante, parfois à la limite du mauvais goût. 2002, huile et feuille d'aluminium sur lin, 97,2 x 72, 4 cm.

CI-DESSUS À DROITE  
**WILLIAM KLEIN *Cine-Poster, Tokyo***

Deux affiches déchirées, deux figures féminines fragmentées qui se révèlent l'une l'autre, le choix du noir et blanc, et voilà la magie de William Klein qui opère. Ici, le photographe semble moins s'intéresser au visage qu'aux masques avec lesquels on se dérobe au monde. 1961, épreuve gélantino-argentique, 50,8 x 40,5 cm.



D'autres vont emprunter une voie radicalement différente, en s'emparant de l'esthétique de la culture de masse pour, à nouveau, casser les codes de la représentation et réinventer le visage. À l'instar d'Andy Warhol, devenu aussi célèbre, si ce n'est plus, que les nombreuses stars immortalisées par ses sérigraphies flashy. Il y a aussi ceux qui, pour répondre à la difficulté du visage, vont choisir la dérision, le ridicule, l'ironie, comme le souligne la critique d'art Dominique Baqué dans son ouvrage *Visages – Du masque grec à la greffe du visage*. Et de citer Bruce

Nauman, qui met en scène son propre visage grimaçant, Cindy Sherman avec ses autoportraits anxieux, ou encore Orlan. Dans ses opérations-performances organisées au début des années 1990, l'artiste a recréé son visage par le biais de la chirurgie esthétique, touchant du doigt un phénomène qui n'allait faire que croître. Car la chirurgie réparatrice ou esthétique, les techniques d'implants, de greffes, de clonage, mais aussi les logiciels en tout genre qui permettent de sublimer la réalité, ont produit un visage idéal uniformisé, éternellement jeune,



que les médias vont largement diffuser. À contre-courant de ces images aseptisées dont on assomme les foules, il y a ces vrais visages révélés par les photographes tels que Philippe Bazin. Dans les années 1980, il a focalisé son attention sur les visages de vieillards, de «fous», de marginaux, afin, explique-t-il, de «réintroduire l'image de gens qui avaient été soustraits du regard collectif». En regardant son travail, il semble indéniable que la photographie a ouvert de nouvelles perspectives au portrait «psychologique», permettant de s'approcher au plus près des sentiments, de la vérité humaine. Et d'affronter la mort, comme Roman Opalka avait su le faire avec sa série *1965/1-∞*, pour laquelle il s'était photographié, année par année, révélant au grand jour l'impitoyable travail du temps. Une manière de résoudre, en partie, cette énigme éternelle qu'est le visage, à laquelle la création, même si elle s'en est éloignée, n'a jamais totalement renoncé. Sujet de prédilection de la photographie, il a également réinvesti le champ de la peinture, comme chez Lynette Yiadom-Boakye, dont les modèles fictifs sont purs produits de son imagination et d'une grande part d'improvi-

sation, ou Michaël Borremans, qui, avec ses étranges personnages, cherche à «créer une atmosphère en dehors du temps, un espace d'où le temps a été effacé». Aujourd'hui, après un long passage à vide, le visage a retrouvé, si ce n'est son sourire, une forme d'épanouissement. Rire angoissant chez Yue Minjun, regard silencieux chez Gerhard Richter, coiffé d'un concentré de foule urbaine chez Jitish Kallat ou recouvert d'écriture calligraphiée chez Shirin Neshat, le visage se veut à la fois singulier et universel. ■

#### YUE MINJUN *Gold Fish*

Fou rire nerveux, rire de façade, crispé ou mécanique : on ne sait pas trop à quoi s'attendre avec les personnages grotesques de Yue Minjun, mais le rictus qu'il leur impose semble tenir plus de l'ironie que de la farce. Avec ses toiles hautes en couleur, l'artiste porte un regard désabusé sur la Chine d'aujourd'hui et sur la condition humaine en général. 1993, huile sur toile, 180,3 x 247,6 cm.

### LES ARTISTES À VISAGE DÉCOUVERT

Picasso, Magritte, Bellmer, Ernst, Bacon, Warhol, Basquiat, Pistoletto, Polke et tant d'autres : près de 80 artistes ont été conviés à Marseille pour raconter le visage dans l'art moderne et contemporain. «Nous voulions montrer comment la figure humaine s'éloigne des lois de l'apparence pour exprimer l'inquiétude, l'effacement, l'absence, l'impossibilité, la force du désir ou de ses rêves», explique Christine Poullain, directrice des musées de Marseille. Avec le conservateur Guillaume Theulière, elle a conçu un parcours thématique, qui part du «macrocosme de la foule» et s'achève dans le «microcosme du fonctionnement mental de l'individu», proposant au spectateur d'envisager une autre histoire de l'art du XX<sup>e</sup> siècle et un face-à-face réjouissant avec quelques-uns de ses plus éminents représentants.

«Visages - Picasso, Magritte, Warhol...» du 21 février au 22 juin · La Vieille Charité · 2, rue de la Charité · 13002 Marseille  
04 91 91 26 45 · [www.vieille-charite-marseille.org](http://www.vieille-charite-marseille.org)